

*Les Rebelles avec une Cause :  
La réception de la contre-culture en Europe de l'Est.  
Une anthropologie historique*

*Adrian Matus  
Sorbonne Université – Paris IV*

Pour citer cet article : Adrian Matus, « Les Rebelles avec une Cause : La réception de la contre-culture en Europe de l'Est. Une anthropologie historique » in *Sphères*, n° 4, 2019, pp. 9-18.

**Résumé**

Cette étude vise à apporter une nouvelle explication d'un phénomène considéré comme marginal. Plus spécifiquement, nous souhaitons savoir dans quelle mesure dans l'espace roumain nous assistons à une contre-culture. Notre but est d'explorer ses particularités, en suivant une anthropologie historique. Nous essayerons d'expliquer par analogie avec le concept *rebelle avec une cause* (*Rebel **with** a Cause*), que le terme de la contre-culture est plus large que la définition académique existante dans l'Europe d'Ouest.

## Introduction : le portrait-robot du Rebelle avec une Cause.

Dans l'espace roumain, une contre-culture est née, presque en tandem avec les grands mouvements américains et est-européens. Les causes sont multiples : *la libéralisation du système, le changement de génération* et la visibilité plus grande de la littérature américaine. Dans le domaine littéraire, la vraie réception se situe seulement dans les années 1980, à cause d'institutions sclérosées encore après la déstalinisation. Dans le domaine social, dans une société totalitaire, la perméabilité est beaucoup plus élevée en raison d'une transition entre les générations. Les acteurs principaux de ce phénomène n'ont pas vécu les drames du conflit mondial, parce qu'ils sont nés juste après 1945. Cette génération ne connaît que vaguement la situation politique d'avant la guerre. La génération née au début des années 1950 est la première à avoir été éduquée seulement dans le système communiste. Ils ont suivi le parcours complet : à l'école maternelle ils sont endoctrinés comme *Soimii Patriei*, à l'école primaire comme *Pionieri* pour finalement être prêts à être employés dans le système du travail. Cette génération est docile, mais pas naïve. En d'autres termes, l'individu a le droit, mais aussi le devoir fondamental d'obtenir un emploi, sinon, il est accusé de *parasitisme social* (parazitism social). En conséquence de cette politique d'intégration du travail, on voit apparaître un résultat inattendu. Les jeunes de cette génération ont une plus grande possibilité d'explorer les domaines artistiques (bien sûr, dans les limites de l'idéologie communiste) ; parce qu'ils ne subissent pas une grande pression pour obtenir une qualification. Dans tous les cas, ils savent que le système va intégrer tout le monde. C'est du moins l'hypothèse d'Irina Costache pour expliquer l'émergence de cette *subculture*. Mais une telle optique est insuffisante et peut nous induire en erreur. De même, il existe un segment des jeunes qui veulent gravir les échelons dans le système socialiste. L'argument d'Irina Costache est utile pour nous expliquer le contexte qui a permis aux jeunes d'explorer la contre-culture, mais pas les causes internes de ce mouvement. Ainsi, la problématique à laquelle nous tenterons de répondre est la suivante: dans quelle mesure le contexte politique externe détermine, dans un Etat totalitaire, l'émergence d'une certaine tendance culturelle? Quels sont les facteurs qui déterminent le phénomène d'hybridation de la contre-culture américaine ?

Nous allons essayer de répondre à cette question, à partir du contexte historique et en permanent rapport avec les événements de l'époque, en réalisant des témoignages et en consultant les archives. Si en Amérique du Nord il est assez facile de dresser le portrait d'un

hippie, les choses sont un peu différentes dans le cas roumain.

Le premier atout d'un hippie dans l'espace roumain est de parler une langue étrangère, comme *l'anglais* ou *le français*. C'est essentiel pour pouvoir saisir un discours différent de la langue de bois qui circule à l'Est et pour avoir un contact réel avec les mouvements de la jeunesse ouest-européenne. En plus, l'individu a besoin de connaissances assez bonnes et d'une riche culture. Les plus fascinés par l'Occident sont les étudiants ou les élèves du lycée. Le « *rebelle avec une cause* » d'Europe de l'Est provient d'un milieu urbain par excellence (selon les témoignages de Maya Micu, Cserey Csaba, Mircea Florian et Matos Ioan). Il se révolte parce qu'il veut saper le système communiste. De ce point de vue, il se rapproche plutôt du « *hipster* » de Norman Mailer que du hippie de Woodstock. On peut déjà constater une distinction subtile : dans une première phase (dans les années 1960), la contre-culture roumaine est un mouvement par excellence intellectualisé :

« Pendant ce temps (années 1960), j'ai rencontré un certain nombre de personnes à Bucarest. La capitale était devenue un melting-pot : Misu Munteanu et les frères Petrescu, les deux garçons de l'écrivain Camil Petrescu, ont supervisé le premier pop club de Roumanie, qui a été créé en 1967. A propos du club, je dois vous dire qu'en 1968 déjà, je connaissais ceux qui organisaient ces soirées. Au sein de ce groupe était un architecte, Victor Sălăgeanu. Derrière ce mouvement, comme une sorte d'éminence grise, était Cornel Chiriac. Je l'ai rencontré en 1968 quand il est venu à me voir après un concert (quand j'ai déjà chanté dans ce club). »

Cette affirmation est confirmée par Marcela Saftiuc aussi. Elle ajoute que la principale ville de la contre-culture des années 1970 était Bucarest, la capitale de la Roumanie. Des autres centres étaient : Timisoara, Iasi et Cluj-Napoca. C'est seulement par hybridation avec le nationalisme, qu'il gagnera les couches populaires, dans le phénomène connu sous le nom de *Cenaclul Flacăra*.

### **L'information disponible sur la contre-culture américaine et européenne.**

Entre 1965-1971, sur le fond d'un discutabile « *dégel idéologique* », la jeunesse a eu un accès beaucoup plus large aux produits culturels de l'Occident. Une fois ouverte *la valve de l'alternative*, l'intelligentsia et la grande population deviennent plus réceptives aux nouvelles valeurs, promues par des groupes tels quels Led Zeppelin, Jefferson Airplane ou Deep Purple. Cependant, la presse est de plus en plus ouverte à des nouveaux sujets - des références à des

## Adrian Matus, « Les Rebelles avec une Cause »

noms comme Kerouac, Ginsberg, Ferlinghetti, sont publiées de plus en plus souvent dans les magazines culturels roumains, surtout dans la revue culturelle *Secolul 20* : N° 2/1961 et N° 12/1961 (sur Jack Kerouac), N° 1/1964 (sur J.D. Sallinger, par l'excellent critique roumain Virgil Nemoianu), N° 11/1964 (sur Ginsberg), N° 8/1968 (sur Rolling Stones) et N° 1-2-3/1971 (sur Herbert Marcuse). Aussi, on doit préciser qu'une autre source d'information était les revues étrangères, en particulier dans les zones de frontière avec l'Ouest, à Satu Mare, Arad et Timisoara. Les références culturelles étaient présentes, mais les livres de Ginsberg, Kerouac, Ferlinghetti, pas disponibles pour tous :

« Je dois admettre que j'ai passé sur la période de beatniks, même si j'étais peut-être un peu trop jeune. En 1960, j'étais seulement au lycée, mais on a parlé déjà de ceux qui ont été dans le mouvement Beat, mouvement qui était plus tard transformé et devenu le mouvement hippie. Leur nom était connu, mais nous ne savions pas beaucoup de leurs productions.

Les choses ne circulaient pas assez facilement... Bien sûr, les disques étaient présents, - quelques magazines en plus (apportés par les mariners, les hôtes, etc.). Je ne peux pas me plaindre : à ce moment-là, j'ai écouté des chansons qui m'intéressaient. Par exemple, j'ai écouté une semaine après son apparition l'album *Magic Mystery Tour*, qui était un disque fabuleux de The Beatles. » (Entretien avec Mircea Florian)

Le témoignage de Maya Micu nous confirme l'idée que la culture était un peu plus ouverte que 10 ans auparavant. Les livres américains étaient présents dans les libraires, mais ceux de la Génération Beat inexistants, même pour les connaisseurs :

« À propos du Beat Generation : quand vous les avez lus ?

Très, très tard. J'ai lu autour d'eux, mais je n'étais pas trop intéressé de les lire. Par contre, je connaissais leur sujet. Ils n'ont pas été trop présents dans nos discussions à l'Université, car chaque groupe a eu des cours avec d'autres professeurs. Je lisais plutôt autour d'eux. La première fois que j'ai lu des références de la Beat generation, c'était dans **L'histoire de la littérature américaine**. Dans les magazines roumains, des références étaient présentes dans le journal *Secolul 20*. J'ai lu cette revue, car je savais que là-bas on pouvait trouver des informations très intéressantes » (Entretien avec Maya Micu).

Le témoignage de Marcela Saftiuc nous confirme l'hypothèse que les références étaient présentes mais que les livres étaient rares. Les références étaient dispersées. Ainsi, les musiciens et les artistes essaient de recomposer le mouvement en se basant sur des morceaux existants, de *bricoler* (selon la terminologie de Roland Barthes). Mais, plus spécifiquement, comment ce type de bricolage se manifeste-t-il ?

## **Les espaces de la contre-culture roumaine : les espaces occasionnels, permanents et transitoires.**

La contre-culture américaine a rendu possible par excellence l'idéalisation d'espaces distinctifs. Que l'on parle d'endroits exacts, tels que Haight Ashbury à San Francisco, New York ou l'Inde, ou d'archétypes abstraits, comme *la route* ou *les montagnes*, ces lieux sont transformés en véritables géographies symboliques. Ce phénomène a ses propres particularités en Europe de l'Est.

### **Les espaces occasionnels : 2 mai, Vama Veche, Izvorul Mures.**

Espace géographique touristique par excellence, la plage était l'une des préférences les plus présentes dans les œuvres artistiques, mais aussi dans les communautés sous-culturelles. Dans la Roumanie communiste des années 1950, un groupe d'artistes unis, partisans ou sympathisants de la contre-culture, se réunit régulièrement dans le village de pêcheurs *2 mai*. La préférence pour cette région éloignée, située à l'extrémité du sud du littoral roumain, s'explique par plusieurs raisons. Tout d'abord, l'isolement géographique a permis l'adoption d'un comportement différent du communisme dominant. Plus directement, parce qu'ici peu de touristes viennent, la pratique du nudisme pouvait être faite à l'abri des regards indiscrets. Si, dans la contre-culture américaine, le nudisme était une manifestation qui ne choquait pas nécessairement la société entière, mais seulement le segment conservateur, dans la Roumanie communiste, la situation était différente. Par exemple, la mentalité, comme nous l'avons déjà précisé, est bien différente de celle des Etats-Unis. Le concept de la *liberté d'expression* est vague, et *la liberté d'expression* par le corps est presque inconnue. En plus de la charge sociale et religieuse, la nudité a été interdite par l'Etat. Seul un espace littoral isolé peut être le contexte d'une telle manifestation alternative.

Le village *2 mai* est devenu le point de rencontre pendant l'été - pour l'aile la plus hédoniste - du Parti Communiste Roumain. Les premiers praticiens du nudisme apparaissent dans les années 1950, d'abord sans avoir aucune relation avec la contre-culture américaine. Par contre, ils faisaient partie de l'élite intellectuelle de l'Union des Ecrivains. Le phénomène se répand année après année, grâce au prestige gagné. Parmi les premiers qui ont pratiqué le nudisme, Nina Cassian, ou Vasile Dumitrescu, des écrivains connus à l'époque. Tant dans ses

mémoires et que dans ses interviews, Nina Cassian dit que la communauté était petite, mais qu'elle a pratiqué le nudisme et a fait des fêtes pendant la nuit. La plupart des participants étaient les élites du communisme, donc la Securitate n'est pas intervenue. D'autre part, cette communauté a attiré progressivement plus d'adeptes. Au moment où la contre-culture a été prise dans l'espace roumain, les *fondations* étaient déjà construites. Quand les *hippies* sont venus, ils n'ont pas été perçus positivement par les nudistes du Parti communiste, car le clivage est grand entre les deux groupes. Pour la génération des années 1960, l'esthétique est la musique rock, pour les anciens, l'esthétique est plutôt la peinture et les discussions de gauche. La plage 2 mai a connu une ascension jusqu'au début des années 1980, moment où, parce qu'elle n'était pas chère, elle a attiré une clientèle plus diversifiée. Ainsi, le phénomène *Vama Veche* est une continuation naturelle, fabriquée par la génération suivante de la période postcommuniste, en prenant de nombreux éléments du phénomène sub-culturel 2 mai. Les informations données par le témoin Mircea Florian nous confirment l'esprit général :

« Le phénomène de 2 mai est né comme une soupape. À l'origine, c'était un village de pêcheurs qui a polarisé de nombreux peintres, écrivains. On trouve parfois Nina Cassian, Nichita Stănescu ou Dorin Tudoran. Par exemple, dans le même lieu était présent Nicu Vladimír, un poète qui appartenait véritablement à une version roumaine de la contre-culture. Il a eu un caractère remarquable, c'était le prototype du protestataire qui faisait ce qu'il disait. Il écrivait très bien, il était très cher à moi parce qu'il chantait très bien ces poèmes. (...) En plus, je me rappelle de Mihai Diaconescu (sur le pseudonyme d'Anghel Mora) ou Dan Laurentiu, un grand poète, qui vivait au moins quatre mois à 2 Mai (où il a eu une formidable productivité). C'était une oasis dans laquelle on n'a pas eu peur des yeux et des oreilles de Securitate. En outre, il y avait une caractéristique : c'était l'endroit sur un morceau de la plage où on pouvait faire du nudisme sans aucune restriction. »

Dans les dernières années, nous sommes témoins de nombreux textes autobiographiques qui visent la période de la contre-culture roumaine. Par exemple, Daniel Vighi, dans le deuxième volume du livre *Trilogia Corso* présente le cas de quelques jeunes qui essaient de traverser la frontière communiste pour aller sur les tombes de Janis Joplin et Jimi Hendrix. Dans un registre différent, Ruxandra Cesereanu 'traduit' ses souvenirs de cette période dans le volume de poésie *Californie (sur Somes)*. Dans ce contexte favorable, le livre du directeur Cristian Pepino présente la vie de la communauté alternative de 2 Mai et Vama Veche pendant le relatif dégel et les périodes suivantes. Nous devons souligner que le phénomène 2 mai / Vama Veche était assez rare dans l'espace est-européen. D'abord, c'était un lieu pour la marginalité, partiellement acceptée par les autorités, mais fortement idéalisée par les jeunes : « un endroit abandonné, oublié, sur les marges de la société ». Cristian Pepino a expliqué avec sincérité les raisons

qui l'ont amené à y aller depuis son adolescence : « *il était très à la mode d'aller à Doimai ...* ». Dans cet espace privilégié, situé à la limite du discours officiel et dans le coin le plus éloigné du pays, les futurs artistes se formaient. Les anecdotes de Pepino prouvent qu'une véritable *école alternative* a été créée par le phénomène *2 mai / Vama Veche*, en engrenant des personnages comme Silviu Purcărete, Antoniu Albici, Tudor Florian ou Valeriu Moisescu. En lisant ce livre, nous découvrons que le phénomène *2 mai / Vama Veche* est plus complexe, du point de vue sociologique, en engrenant le camp des étudiants de Cluj-Napoca, les élèves du Lycée Gheorghe Lazar de Bucarest ou le groupe *Foisorul de Foc*.

En outre, par ses anecdotes, Pepino explique la chronologie du phénomène. Dans le monde de la contre-culture roumaine, le phénomène *Doimai* (*2mai*, c'est le nom d'une localité située dans l'extrémité du sud du littoral roumain) était en vogue pour la première fois, ensuite *Mamaia-sat*. Dans les années 1980, les artistes déménagent dans une autre station du bord de la mer, *Vama Veche*. Au début, *Vama Veche* était un camp pour les étudiants de l'Université de Cluj-Napoca, puis il se transforme en un lieu alternatif. Le livre maintient cette structure triadique, par les chapitres : *Doimai*, *Mamaia-sat* et *Vama Veche*. Le témoignage de Mircea Florian nous confirme cette information :

« De 2mai, l'atmosphère libéralisée a été déplacée vers Vama Veche, qui était à l'origine un centre d'enseignants de l'Université Babes-Bolyai de Cluj. Ils ont réussi à faire une sorte d'autogestion, avec de la nourriture, de l'eau, à quelques kilomètres de la Bulgarie. En effet, le monde migrait de 2mai à Vama Veche parce que c'était une promenade agréable, sur la plage. Aussi les mondes artistiques étaient-ils un peu différents. À Vama Veche, a vécu un très bon ami à moi, qui s'appelait Ion Bitan, un artiste extraordinaire. »

Le livre *Cartea de la Vama Veche* est une suite d'histoires courtes, chacune de quelques pages, à partir de laquelle nous pouvons apprendre comment les jeunes étaient en train de négocier avec les communistes (par exemple le chapitre *Socializând cu autoritățile* [*En socialisant avec les autorités* ]), quelle était la musique écoutée pendant l'époque (le chapitre *Noapți pe plajă* [*Nuits sur la plage*]), comment les amitiés étaient liées et quelles étaient les discussions en vogue. Les gens lisaient Huxley, leurs thèmes de discussion étaient autour de Timothy Leary et LSD et Carlos Castaneda.

Également, on mentionne qu'il y avait d'autres espaces privilégiés dans la Roumanie socialiste, où les étudiants et les *hippies* se rejoignent : *Izvorul Mures*, *Lacul Rosu* (situés dans les montagnes, dans *le Pays des Sicules*).

## Les espaces permanents.

Dans les villes (Satu Mare, par exemple) les gens se réunissaient dans les clubs pour les jeunes. À Bucarest, la place la plus connue est Club A (selon le témoignage de Mircea Florian et Marcela Saftiuc) mais ce type de clubs existait aussi dans des autres villes, comme Satu Mare (selon le témoignage de Maya Micu, Mircea Florian). Le témoignage de Mircea Florian soutient l'hypothèse qu'au début, la contre-culture était un phénomène assez élitiste, existante dans les espaces privés, tels que les Club A de Bucarest ou le Club Universitas :

« Il y avait quelques endroits spéciaux tels que le **Club A**, le 2Mai (au début plus important que Vama Veche). Le Club A de Bucarest, était une initiative très bonne, faite par les étudiants de l'Architecture, avec le soutien des enseignants ouverts, dirigé par Cezar Lăzărescu, le recteur de l'Institut d'architecture. À un moment donné, un jeune assistant universitaire, Marc Popescu, a visité la Pologne. Il était fasciné par les clubs d'étudiants de là-bas. Il voulait réaliser la même chose en Roumanie. Il a insisté [autour les dirigeants] (il faisait partie des structures de décision) et le club était formé, dans un régime du travail volontaire. Il a été formé comme un club exclusif. Ça veut dire que tu ne pouvais pas entrer, seulement si tu étais étudiant ou enseignant d'architecture. Et bien sûr, leurs invités. Plus tard encore, tu ne pouvais pas entrer seulement si tu étais allé avec un membre fondateur. »

Aussi, il existait plusieurs endroits alternatifs à Bucarest :

« Il y avait plusieurs clubs d'étudiants, tels que le Club Universitas, qui était proche de Cișmigiu, en face du lycée Gheorghe Lazar de Bucarest. Cela était le club universitaire, qui abritait également aussi un bon cénacle, avec des chansons intéressantes - c'étaient des endroits où il était permis de passer du bon temps. »

À Satu Mare, dans une petite ville d'environ 100.000 habitants, les jeunes se réunissaient dans un club musical ou quelques artistes expliquaient la musique rock, hippie et les caractéristiques de chaque style, selon le témoignage de Maya Micu :

« À Satu Mare nous avons eu des endroits intérieurs. Les gens se réunissaient dans le sous-sol du cinéma Popular, ou nous avons participé deux fois par mois aux auditions musicales, organisées par Laci Steinberger et Mircea Anitas.

Le discours a été très bien préparé, concis, précis, on pourra comprendre les caractéristiques de chaque style. Là, chaque personne pouvait rencontrer des gens avec qui discuter sur divers sujets, pas seulement liés à la musique. Les discussions étaient en roumain. »

Il y avait des lieux plus cachés pour discuter les idées politiques : les maisons particulières. Dans



ces espaces, c'était plus difficile de participer pour les gens de l'État. Parfois, même la maison n'a pas donné la possibilité de discuter des problèmes plus sérieux, comme une possible escapade de Roumanie. Ainsi, une autre manière de discuter de choses plus intimes était de le faire en marchant, car la Securitate pouvait plus difficilement les suivre :

« Je ne vais jamais oublier que la plupart des discussions sérieuses, impliquant des choses politiques, sur l'avenir se passaient en allant, deux par deux, dans le parc ou dans les rues. L'idée était qu'une personne ne pouvait pas te « capturer » avec un appareil photo ou un microphone, ne pouvait pas te suivre. Nous devions nous cacher et nous protéger. C'était la même chose avec Chubby Zaharia, avec Nicu Vladimír. Je ne l'oublierai jamais qu'avec Andrei Ujică, j'avais marché toute la nuit en zigzaguant sur les rives de Bega, à Timisoara. Nous avons discuté de comment chacun voyait la situation. Nous nous sommes cachés parce que la Sécurité pouvait nous arrêter. Ils ne te tueraient pas - seulement si tu passais illégalement la frontière. Dans tous les cas, cela pourrait finir très mal s'ils apprenaient, par exemple, qu'Ujică voulait rester à l'étranger. »

Ce type de discussion était aussi présent dans l'espace soviétique des années 1960, très visible dans le film *Mne dvadtsat let de Marlen Martynovich Khutsiev*, mais aussi dans l'URSS des années 1980.

### **Conclusions et possibles lignes de recherche.**

Le but de cet article était de montrer que la contre-culture est-européenne gagne quelques particularités. L'une est présente au niveau de l'espace. Nous avons démontré que dans la contre-culture roumaine on peut repérer trois grands espaces : des **espaces occasionnels** (pendant l'été – Vama Veche, 2 Mai, Izvorul Mures ou Sighisoara), des **espaces permanents**, les clubs (Club A, Preoteasa de Bucharest), ou diverses salles de concert (dans les villes plus petites), mais dans une mesure égale dans des maisons privées (quand on discute des choses critiques sur le système) – identiques à ceux de la contre-culture élitiste de la Tchécoslovaquie. Cependant, on doit mentionner un type d'espace de communication qui a d'autres fonctions que celui de la contre-culture américaine : **l'espace transitoire** : les conversations pendant les promenades, pendant qu'on discute de sujets dangereux, comme fuir à l'étranger. La raison de discuter pendant les balades était d'éviter d'être intercepté par les services de renseignement. Dans la contre-culture américaine, l'espace transitoire a la fonction principale de loisir, de chercher une vie sans contraintes (cet espace est bien représenté dans le roman de Jack Kerouac, *On The Road*). Le même but de la *liberté* est présent pour Le Rebelle d'Europe de l'Est,

## Adrian Matus, « Les Rebelles avec une Cause »

mais dans ce cas-là, il cherche un autre type de *liberté* : celle de penser et de s'exprimer, d'avoir les besoins culturels primaires. Par contre, la liberté d'Amérique et de Woodstock a d'autres racines et fondements philosophiques (Nietzsche, Freud), ainsi elle est plus diffuse.

À l'avenir, il serait utile de faire une étude plus approfondie des contacts entre les Rebelles d'Europe de l'Est et ceux d'Europe de l'Ouest à certains moments clés : *Prague 1968* et le *mouvement Solidarność*. Enfin, nous avons aussi voulu comprendre comment les artistes *hippies* et les intellectuels ont réagi après la chute du communisme en 1989. En ce qui concerne l'espace roumain, une étude qui explique comment la contre-culture littéraire a été reçue dans les années 1980 en Pologne (génération *BruLion*) et en Roumanie (*génération optzecisti*) est nécessaire. Notre but est de voir le point de confluence et de convergence de la dimension esthétique en Europe de l'Est. En parallèle, un autre axe de recherche serait de voir la dynamique des courants artistiques après la chute du communisme, particulièrement en Roumanie.

## Bibliographie

### Sources primaires

- Matus, A., Entretien personnel avec Mircea Florian, août 2015.  
———, Entretien personnel avec Maya Micu, mai 2016.  
———, Entretien personnel avec Matos Ioan, mai 2016.  
———, Entretien personnel avec Cserey Csaba, mai 2016.  
———, Entretien personnel avec Marcela Saftiuc, mai 2016.  
Pepino, C., *Cartea de la Vama-Veche*, Bucuresti : Editura Humanitas, 2015.  
Vighi, D., *Trilogia Corso*, Iasi : Editura Cartea Romaneasca, 2015.

### Sources secondaires

- Borbely, S., *Visul lupului de stepă*, Cluj-Napoca : Editura Dacia, 1999.  
Giustino, C. M., C. J. Plum, et A. Vari (dir.), *Socialist Escapes: Breaking Away from Ideology and Everyday Routine in Eastern Europe, 1945-1989*, New York : Berghahn Books, 2013.  
Crowley, D., S. Reid, *Pleasures in Socialism. Leisure and Luxury in the Eastern Bloc*, Evanston, IL : Northwestern University Press, 2010.